



HAL
open science

Ateliers des champs, ateliers des villes, ateliers sur l'eau ?

Henri Amouric, Lucy Vallauri

► **To cite this version:**

Henri Amouric, Lucy Vallauri. Ateliers des champs, ateliers des villes, ateliers sur l'eau ? : du Moyen Age à l'Époque Moderne en Provence et Languedoc. La ceràmica en entornos urbanos y rurales en el Mediterraneo medieval, Nov 2004, Ceuta, France. pp.46-78. halshs-00505635

HAL Id: halshs-00505635

<https://shs.hal.science/halshs-00505635>

Submitted on 18 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La cerámica en entornos urbanos y rurales en el Mediterráneo medieval

ALBERTO GARCÍA PORRAS
FERNANDO VILLADA PAREDES
[Eds.]



La cerámica en entornos urbanos y rurales
en el Mediterráneo medieval

ALBERTO GARCÍA PORRAS
FERNANDO VILLADA PAREDES

[Eds.]

[Ceuta, noviembre de 2004]

MUSEO DE CEUTA
CONSEJERÍA DE EDUCACIÓN, CULTURA Y MUJER
CIUDAD AUTÓNOMA DE CEUTA

2007

© Los autores
© Museo de Ceuta

Portada: THARG
Preimpresión: Alhulia, s.l.
Imprime: Kadmos

ISBN: 978-84-96641-74-7
Depósito legal: Gr. 2.866-2007

**ATELIERS DES CHAMPS, ATELIERS DES VILLES,
ATELIERS SUR L'EAU? DU MOYEN AGE A L'EPOQUE MODERNE
EN PROVENCE ET LANGUEDOC**

HENRI AMOURIC, LUCY VALLAURI

LABORATOIRE D'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE MÉDITERRANÉENNE

UMR 6572 - UNIVERSITÉ DE PROVENCE - CNRS

Les questions évoquées dans ce colloque, qui portent sur la caractérisation et la différenciation, éventuelle ou prouvée, des contextes céramiques urbains et ruraux à l'époque médiévale, reviennent *in fine* à poser celle des ateliers producteurs et de leur implantation¹ (fig. 1). Notre héritage conceptuel oppose en effet traditionnellement et depuis fort longtemps le monde des campagnes et celui de la ville, sans d'ailleurs que ces deux notions soient clairement définissables, tant il est vrai qu'au cours du long Moyen Age, il y a selon les temps, les lieux et les civilisations, de variabilité dans la valeur sémantique de ces termes, aux contenus sans nul doute très idéologique.

Est-il ainsi pertinent dans nos régions méridionales françaises d'imaginer un artisanat domestique, aux mains des femmes, si l'on se réfère aux modèles hispaniques, par exemple, localisé au sein de hameaux, et sans véritable marché?

Pour ce que nous en savons au travers des témoignages matériels, cette occurrence fut rare, si l'on excepte, quelques productions marginales de céramique modelée culinaire, languedocienne ou du centre de la Provence, datant du haut et plein Moyen Age.

Dès l'an Mil, en effet, les sites castraux, les aires d'ensilage et les nécropoles, livrent des artefacts tournés finement au parois polies et lissées, en argile kaolinitique pour la plupart, cuits en réduction, donc gris (fig. 2). Plus rarement, et plus tardivement (XII^e siècle), les languedociens ont confectionné des pots de même type, mais cuits en atmosphère oxydante, donc rouges, eux aussi polis avec soin, comme ceux des ateliers dits des garrigues montpelliéraines

¹ AMOURIC, H., DEMIANS D'ARCHIMBAUD, G., PICON, M., VALLAURI, L.: «Zones de production céramique et ateliers de potiers en Provence», en *V^e Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale* (Rabat, 1991), Rabat, 1995, pp. 35-48.

(Argelliers)². A ces typologies, bien définies, correspondent dans nombre de cas des découvertes d'ateliers, ou tout au moins de fours bâtis sur sole —et non de fosses— qui ont livré des dépotoirs de références, tant pour la définition des formes, que pour la composition des argiles, déterminées en laboratoire. Déjà apparaissent des concentrations de structures de cuisson, qui évoquent un certain niveau d'organisation de la production et peut-être du marché, au sein d'une micro région.

La question peut être posée, par exemple, pour la région de Béziers à proximité de laquelle (5 kms environ) s'établirent les ateliers de Saint-Jean d'Aureilhan et du Garissou actifs à la fin du XII^e et au XIII^e siècles³. Ils semblent avoir été spécialisés dans les vases à liquide à bec ponté, mais confectionnèrent aussi des cassoles, poêlons et couvre-feu, dans une pâte sableuse plus ou moins fine, selon les usages.

L'on change sans doute d'échelle avec toute une série d'ateliers implantés sur les gisements d'argiles kaolinitiques, tels que ceux, considérables, de la région d'Uzès, Dieulefit, Bollène, dans la vallée du Rhône (fig. 3). La fouille minutieuse de l'atelier de Saint-Victor-Ies-Oules, au toponyme révélateur (oule = olla) a montré, pour le XII^e siècle, une répartition spatiale très pensée des installations pour le lavage, le marchage, le tournage et la cuisson des poteries (fig. 4). Les qualités plastiques des terres et l'habileté des tourneurs ont permis de façonner de très belles formes aux parois fines, aux anses rubanées et au bec ponté⁴ (fig. 5). Par la suite, c'est le centre de Saint-Quentin-la-Poterie, à quelques kilomètres de là qui prit le relais avec une production massive et très diffusée de marmites, jattes, pégaus et vases à liquides (fig. 6 et 7), ainsi qu'une exceptionnelle production de carreaux émaillés ou vernissés réalisés sur commande et destinés à la cité pontificale d'Avignon, au début du XIV^e siècle. La renommée de ce grand centre a été célébrée par nombre de sources

² BREICHNER, H., CHABAL, L., LECUYER, N., SCHNEIDER, L.: «Artisanat potier et exploitation du bois dans les chênaies du nord de Montpellier au XIII^e s». *Archéologie du Midi Médiéval*, XX (2002), pp. 57-106.

³ LECUYER, N.: «Le Garissou : villa et ateliers de potiers médiévaux sur le territoire de Béziers (Hérault)». *Archéologie du Midi Médiéval*, X (1992), pp. 167-204.

⁴ THIRIOT, J.: *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzege et dans le Bas-Rhône : premières recherches de terrain*. Paris, MSH, 1986, 147 pp. (Documents d'Archéologie Française, 7, 1986).

écrites qui en louent la qualité⁵. Un peu plus au sud, mais toujours sur des bancs d'argiles réfractaires s'est installé un autre groupe d'ateliers dont l'importance initiale est difficile à préciser. Gargas, Goult et Bonnieux ont été révélés par des découvertes de fours et de dépotoirs qui ont livré pour ce dernier des «pégaus» depuis l'an Mil puis à partir du XIII^e siècle, des formes nouvelles de marmites à anses horizontales⁶ (fig. 8). A cette concentration, dans la vallée du Calavon, s'ajoute Apt à partir du XIV^e siècle, connu seulement au travers des sources écrites. Au pied du Mont Ventoux, le site de Bédoin, installé sur des gisements d'argile très puissants, a connu une succession de productions depuis la céramique grise du XII^e siècle, jusqu'à l'époque moderne.

Ces bancs d'argile aux qualités réfractaires exceptionnelles, semblent avoir été recherchés par tous les potiers dans nos régions. En Provence centrale, ceux-ci sont plus dispersés, mais ont cependant aussi été exploités systématiquement, y compris les plus petits, comme celui de La Martre, qui fit de la marmite au XIV^e siècle, à la mode de Saint-Quentin, en zone montagneuse.

Dans le bassin de Saint-Maximin, Cabasse connut une activité modeste aux XII et XIII^e siècles, tandis que non loin de là, le village d'Ollières, au nom évocateur, fut nettement plus dynamique, au moins sur quatre siècles⁷. Révélée par les fouilles d'habitat, la diffusion de ces officines est assez large puisqu'elle concerne aussi toute la côte jusqu'à Marseille. En outre, les artisans du cru ont fait montre d'une grande capacité d'adaptation en passant de la cuisson réductrice à la cuisson oxydante et en adoptant l'usage des glaçures plombifères dès le milieu du XIII^e siècle, voire même à l'occasion en s'essayant à l'émail. A la même époque, le village voisin de Pourcieux a fait aussi une production de céramique grise, mais tournée cette fois dans une argile calcaire et micacée. On peut parler en ce cas d'une sorte de nébuleuse d'ateliers ru-

⁵ LEENHARDT, M., (dir.): «Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VII^e-XVII^e siècles, catalogue d'exposition», en *Nîmes, Musée archéologique*, éd. Narration, 1995, pp. 54-63.

⁶ BONHOURE, I., MARCHESI, H.: «Le site archéologique du Pont-Julien à Bonnieux, premiers résultats». *Archéologie du Midi Médiéval*, 11 (1993), pp. 99-110.

⁷ DEMIANS D'ARCHIMBAUD, G.: *Les fouilles de Rougiers. Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*. CNRS, Paris, 1981; PELLETIER, J. P., BERARD, G.: «Fours de potiers et céramiques du XI^e siècle à Cabasse (Var)». *Archéologie du Midi Médiéval*, 14 (1996), pp. 3347.

raux, implantés dans une vallée alimentant les castra environnants et au delà des villes d'Aix-en-Provence et de Marseille.

L'arrière-pays marseillais n'était cependant pas dépourvu de ressource avec l'atelier de Mimet, mis en évidence par des dépotoirs anciennement fouillés de céramique grise, à pâte fine, calcaire et micacée dont sont issus des pots à anses, des vases à resserre et des pégaus⁸. Dans tous les cas de figure, ces officines dépendent de villages, sont situées à leur contact immédiat et s'inscrivent donc dans une économie «rurale» à diffusion généralement restreinte à un rayon d'une cinquantaine de kilomètres, exception faite de Saint-Quentin-la-Poterie qui connut les honneurs de l'exportation jusqu'à Saint-Jean d'Acre et, dans un cadre régional, d'Argelliers et d'Ollieres reconnus par exemple dans des contextes marseillais.

Quelques cas représentent peut-être une problématique de transition entre ville et campagne. Outre celui de Béziers évoqué ci-dessus, la question se pose pour le faubourg d'Aries, Trinquetaille, situé outre-Rhône. Une découverte ancienne y avait révélé les restes d'un atelier de céramique grise, non daté, dont le matériel est malheureusement perdu. La présence de cette structure de cuisson, dans une zone peu douée pour la fabrication de la poterie, de l'autre côté du pont de bateaux qui la séparait d'une des seules villes provençales dignes de ce nom au Moyen Âge, en fait peut-être un atelier «urbain».

Le contexte est un peu différent à Saint-Gilles-du-Gard, où un groupe d'ateliers datés du XIII^e début XIV^e siècle, a été reconnu dans les fossés même de cette agglomération modeste, par sa taille, mais siège du très puissant et dynamique Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et entretenant en conséquence un actif commerce méditerranéen⁹ (fig. 9).

Le cas le plus spectaculaire d'atelier «urbain» par destination, même s'il était matériellement situé *extra-muros* est celui de l'îlot Sainte-Barbe, à Marseille, où une impressionnante série de fours du début et de la seconde moitié du XIII^e siècle, s'insère dans un lotissement de parcelles en lanières, avec des structures bâties en pierre et une rue de service (fig. 10). Ce quartier artisanal

⁸ PELLETIER, J.-P., VALLAURI, L.: «Mimet : a la recherche d'un atelier perdu». *Archéologie du Midi Médiéval*, X (1992), pp. 229-239.

⁹ LEENHARDT, M., THIRIOT, J.: «Poteries grises médiévales produites a Saint-Gilles-du-Gard». *Archéologie du Midi Médiéval*, VII (1989), pp. 73-106.

est connu comme «bourg des olliers» dès le milieu du XIII^e siècle grâce aux sources écrites. Les technologies de cuisson, avec un four à barres de type islamique, l'introduction de l'émail, les typologies et le personnel (?) sont visiblement importés d'Al Andalus. Il a fourni tant des gammes de produits culinaires vernissés, de vaisselles et carreaux émaillés que de la céramique architecturale et domestique sans revêtement¹⁰ (fig. 11). La diffusion de cet atelier destinée aux élites et aux populations locales est maintenant bien attestée dans l'arrière-pays marseillais et sur la côte provençale.

A la même époque, il est très probable que Montpellier, qui est alors un grand «port» ouvert sur le commerce international, s'est doté d'ateliers polyvalents de même type et de productions analogues à celles de Marseille. Les analyses effectuées sur les nombreuses séries découvertes, en particulier dans les puits, ont confirmé une origine locale aux faïences (fig. 12) comme aux céramiques en pâte rouge glaçurée (fig. 13), en l'absence de découverte de four et de dépotoirs d'ateliers, corroborée par ailleurs par les sources archivistiques¹¹.

Le relais fut sans doute pris par les ateliers de la basse-vallée du Rhône. Beaucaire dès la fin du XIII^e siècle probablement, sur pâte calcaire, a produit de la belle faïence (fig. 14), tout comme des vaisselles monochromes opacifiées ou non à l'étain. Des rebuts de cuisson, les restes d'un four entr'aperçu lors d'un diagnostic de fouilles et des textes des années 1330, confirment l'importance de ce centre, qui relevait de la seigneurie du Sénéchal de France¹².

A Avignon, les origines de la production sont moins bien cernées, même si le toponyme «Bourg des olliers» situé alors hors les murailles est connu dès les années 1270-1280. Avec l'installation de la cour pontificale au tout début du XIV^e siècle (fig. 15), les certitudes d'une fabrication dans la ville même ou

¹⁰ MARCHESI, H., THIRIOT, J., VALLAURI, L., (dir.) avec la collaboration de LEENHARDT, M.: *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe (V^e-XVII^e s.)*, D.A.F. n.° 65, 1997.

¹¹ LEENHARDT, M., avec les contributions de LEGUILLOUX, M., VALLAURI, L., VAYSSETTES, J.-L., W AKSMAN, S. Y.: «Un puits : reflet de la vie quotidienne à Montpellier au XIII^e s.». *Archéologie du Midi Médiéval*, XVII (1999), pp. 109-186.

¹² AMOURIC, H., DEMIANS D'ARCHIMBAUD, G., VALLAURI, L.: «De Marseille au Languedoc et au Comtat Venaissin : les chemins du vert et du brun», en *Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, X^e-XV^e siècle, catalogue d'exposition*. Marseille, La Vieille Charité, 1995, R.M.N., pp. 185-201.

à ses immédiats alentours sont matérialisées tant par les séries archéologiques de vaisselles et de carreaux émaillés en vert et brun, que par l'homogénéité du groupe de composition des argiles calcaires fluviatiles.

Ces installations furent apparemment pérennes, puisque des déchets de production des XV^e et XVI^e siècle, sont attestés dans le même Bourg, inclus alors dans l'enceinte du XIV^e siècle, laquelle, dans la tradition italienne, ménageait de vastes espaces libres de toute construction¹³.

Après les destructions du début du XIII^e siècle, c'est à l'abri des murailles de Béziers, dans le quartier de la Madeleine que s'installa à la fin de ce même siècle, une officine de potier dont le four a été reconnu. Il en sortit jusqu'au début du XIV^e siècle, au moins une douzaine de formes de vaisselles glaçurées ou non, destinées à la cuisine, à la resserre et à la table.

Au tournant du Moyen Age et de l'époque moderne, la situation change assez radicalement dans le Midi français. Tout au long du XV^e siècle en effet, certaines villes se préoccupent d'assurer un approvisionnement local, et, en conséquence, favorisent matériellement, par des dégrèvements d'impôts, des aides financières etc., l'installation de céramistes. Draguignan, Aix-en-Provence, Manosque, Arles.. sont dans cette configuration¹⁴. Le cas de Manosque, où la greffe est réussie est exemplaire. Ce sont en effet des artisans pisanoligures qui s'y installent, vers 1488, pour y fabriquer de la terre vernissée sur engobe, laquelle représente un transfert de technologie essentiel à cette période. En outre, ils ont formé une soixantaine d'autres maîtres lesquels ont ensuite essaimé dans l'ensemble de la moyenne et basse Provence où ils ont créé une série d'ateliers dont certains connurent une grande longévité¹⁵.

L'autre grand changement intervenu, qui bouleverse l'économie de ce secteur d'activité, est l'installation de grands regroupements d'ateliers «sur l'eau»

¹³ CARRU, D., DEMIANS D'ARCHIMBAUD, G., LANDURE, C., PICON, M., VALLAURI, L., VICHY, M.: «Les productions avignonnaises au Moyen Age et à l'époque moderne: état de la question», en *V^e Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale* (Rabat, 1991). Rabat, 1995, pp. 292-304.

¹⁴ AMOURIC, H.: «Le seigneur, la communauté et le potier: l'industrie céramique en Provence à la fin du Moyen Age». *Provence Historique*, 167-168 (1992), pp. 331-342.

¹⁵ AMOURIC, H., PICON, M., VALLAURI, L.: «Manosque à la fin du moyen-âge et au début du XVI^e siècle: la dialectique des sources écrites, des données de terrain et de laboratoire», en *V^e Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale* (Rabat, 1991). Rabat, 1995, pp.385-389.

en Provence Orientale, à Biot, Fréjus et Vallauris. C'est à Biot, probablement, et en vertu d'un acte de «réhabitation» de 1470, que revient l'antériorité de la création, mais, Vallauris et Fréjus durent suivre très rapidement son exemple¹⁶. Nous ignorons pour l'essentiel ce que fut la situation dans cette zone au Moyen Age, faute de fouilles et de sources historiques plus prolixes, mais nous savons toutefois qu'Antibes, reçut dans les années 1330, des potiers dont un venu de Toulouse ! Les crises du milieu du XIV^e siècle (peste, guerres, Grandes Compagnies, crise économique et dépopulation..) ont probablement mis fin à cette activité. Elle renaît (?), donc, avec l'arrivée de colons du Val d'Oneille en Piémont. Toute la difficulté réside dans l'impossibilité d'établir un lien entre ces artisans supposés et leur savoir-faire et l'émergence de nouvelles formes, sans références directes. Rien dans la vaisselle culinaire en kaolinite ferrugineuse ne se rattache aux productions d'Italie du nord, et les jarres, qui deviennent une spécialité des ateliers de Fréjus et de Biot, sont soit totalement atypiques, soit doivent beaucoup à la tradition hispanique.

La configuration régionale paraît des plus complexes. Traditionnellement, les archéologues ont toujours donné à Vallauris, l'antériorité de la fabrication de céramique culinaire en argile très réfractaire, sans doute à cause de la très longue pérennité de ce centre qui s'étend jusqu'à l'entre deux guerres dans ses formes les plus archaïques. Les indices matériels pour cette période sont cependant rares, et nous ne connaissons pas de four ayant été fouillé pour cette période. Les textes en revanche, mentionnent outre l'arrivée de colons italiens en 1500, des expéditions de terres cuites depuis Vallauris, Cannes, Biot, etc., entre 1514 et 1520 arrivant à Fréjus (fig. 16). Or, le seul témoignage archéologique de rebuts de cuisson de céramique culinaire (marmites, jattes, poêlons etc.) que nous connaissons est un dépotoir déversé sous le rempart du village de Biot, à proximité des ateliers localisés. Peut-être y-a-t-il eu conjointement deux lieux de production utilisant les mêmes bancs d'argile affleurant entre les deux villages, et il est somme toute logique de penser que Biot, village repeuplé en premier fut également le pionnier en la matière. Cette hypothèse est tout à fait vraisemblable, mais il est très difficile de séparer des produits qui paraissent identiques, en l'absence de fouilles d'ateliers et même d'habi-

¹⁶ DURBEC, J.-A.: «La petite industrie populaire de Biot (Alpes-Maritimes), La poterie et les fours». *Extrait du Recueil d'Etudes d'Art populaire, Artisans et paysans de France*, Editions F.X. Le Roux & Cie, Strasbourg-Paris, 1948.

tats. Les découvertes subaquatiques confirment, à une date haute, la circulation de marmites à col en bandeau et à deux anses, à la fin du XV^e siècle (Cavalaire 1) et pour une date un peu plus tardive (La Lomellina, Baie de Villefranche, 1516) de marmites à gorge, pour la pose d'un couvercle, et quatre anses (fig. 17), ou de petits pots comme sur l'épave du Rocciu, en Corse¹⁷. Les fouilles terrestres, de la Chapelle du Saint-Esprit à Antibes, de Toulon, de la verrerie de Roquefeuille, de Marseille etc.. confirment la présence des types anciens et récents.

C'est à cette époque, fin du XV^e siècle et première moitié du XVI^e siècle que se crée un rapport de force nouveau entre le vieux centre de poterie culinaire à diffusion universelle, Saint-Quentin-la-Poterie, dont la qualité des argiles décline, obligeant les artisans à employer un engobe, et la nébuleuse Vallauris-Biot, qui devient la puissance montante sur ce segment de marché. Dans le secteur neuf et tout aussi spécialisé de la conservation de l'huile et des denrées, la ligne de partage passe entre deux localités distantes d'une cinquantaine de kilomètres, toutes deux, une fois encore situées sur la frange côtière. Biot, une fois encore, semble avoir eu l'antériorité toujours en vertu de l'acte de 1470, sur Fréjus, l'antique cité portuaire. Il s'agit ici de la fabrication des jarres et des formes réduites, les jarrons, modelés au colombin et toujours marqués de timbres mentionnant des noms d'artisans, ou leurs initiales, et/ou le lieu de façonnage. Les noms les plus anciens de Biot, sont ceux de Louis et Termin Accaron, famille installée dès 1470 et celui de François Besson, dont le nom figure dans les listes de chef de feux de Biot entre 1507 et 1537 (fig. 18 et 19). Pour Fréjus, dont les archives sont très détruites les noms anciens sont perdus, mais les occurrences archéologiques récentes ont montré une fabrication de jarres dès le début du XVI^e siècle, et livré une marque nominale e celle de Mestre Anceaume Bolomo et d'énigmatiques initiales, telles le A et le V entrecroisés dans un blason, le PF etc.¹⁸ (fig. 20, 21 et 22).

Les argiles employées dans ces deux centres peuvent être très différentes ou, à l'inverse confondues, car il semble y avoir eu des mélanges de terres, sur

¹⁷ AMOURIC, H., RICHEL, F., VALLAURI, L.: *Vingt mille pots sous les mers. Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du X^e au XIX^e siècle. Catalogue d'exposition.* Musée d'Istres. Edisud, Aix-en-Provence, 1999, pp. 73-77.

¹⁸ AMOURIC, H., VALLAURI, L.: *Voyages et métamorphoses de la jarre, catalogue d'exposition.* Aubagne, 2005.

des formes proches. Dans ce dernier cas, les critères distinctifs, sont la qualité et l'originalité des tampons et celle de la glaçure, généreuse et brillante, toujours supérieurs pour les produits de Fréjus.

Ces nouvelles découvertes ont confirmé le rôle majeur de Fréjus dans l'histoire de la céramique d'époque moderne en Provence que nous avons entrevu au travers des sources écrites, puis des découvertes subaquatiques¹⁹.

D'emblée, en effet, un compte d'imposition extraordinaire du port de Marseille, la Foraine de 1543, perçue sur toutes les marchandises avait situé l'importance de cette production (fig. 23). Neuf entrées de bateau venaient de Fréjus, et transportaient des terrailles en tres grandes quantités, puisque l'on peut estimer leur nombre à plus de 40000 pièces.

Les dénominations de ces terres cuites sont néanmoins peu explicites, distinguant seulement écuelles, «vaysselle», terme plus que flou qui peut désigner a peu pres n'importe quoi, des «oules», c'est à dire des marmites et, par extension, tout vase allant au feu. Ce texte appelle au moins deux commentaires, il laisse supposer un artisanat puissant, occupant une place privilégiée sur le marché marseillais. Il laisse deviner aussi une fabrication concomitante de vaisselle de table et de cuisine, ce qui, au vu de la nature des argiles disponibles à Fréjus, qui supportent mal les chocs thermiques est source d'étonnement. Partant de ce constat, les recherches en archives ont été poussées, mais n'ont pas livré de nom de potier avant 1526. Il s'agit alors d'un certain Guillaume Moterii. Mais cette date ne peut être retenue, puisque dès 1510, plusieurs inventaires mobiliers après décès, de Cannes, signalent des objets en terre dits de Fréjus. Cette occurrence témoigne sans doute de la nouveauté de ces produits, différents de ce qui se faisait auparavant, et donc encore reconnaissables quand bien même seraient-ils assez commun, comme nous allons le voir par la suite. Il existe donc de façon certaine un artisanat céramique récent à Fréjus, en 1510. Il est également établi que le développement de cette industrie fut rapide dans la première moitié du XVIe siècle et un peu au-delà, en dépit d'un contexte évènementiel bien souvent défavorable. La foraine de 1543, le laisse penser, tout comme une délibération communale de 1566 qui enjoint aux «scudeliers», «tenantz bouthiques (qui) sont occasion de la

¹⁹ AMOURIC, H., LANDURE, C.: «Archives et archéologie: l'exemple de l'artisanat céramique à Fréjus». *Provence Historique*, 141 (1985), pp. 299-308.

depopulation du bois et procurent la cherte d'icelluy et de la ruyne du corps des manants et habitans» de «transferer leur bouthigos au terroir dudit frejus que leur sera baillé... vers la chapelle de sainte Croix et que se obtiendra treve de monsieur le gouvemeur sur ce fait». L'activité des céramistes de Fréjus est donc telle à cette date que sa perception en devient négative et que dès lors tous les prétextes sont bons pour en limiter le développement. Ainsi, en 1567, une demande d'installation est rejetée, pour «cause de grandes puanteurs que proviennent de la fumée...». A ces mentions, on peut ajouter une enquête de 1584 portant sur les dix ateliers de potier situés dans les fossés des remparts, qui furent détruits entre 1579 et 1584, à l'occasion des guerres de la Ligue, pour permettre la mise en défense de la ville. L'on peut d'ailleurs penser que les «boutiques» rasées (dont la plus ancienne mention date de 1518), n'étaient pas antérieures à 1536 si l'on garde en mémoire le fait que les fossés furent mis en défense de la même façon en 1524 et 1536, lors des deux invasions de la Provence, par les troupes de Charles-Quint. A cette époque la perception de l'activité des céramistes, n'est guère plus favorable, même s'il est convenu d'indemniser les «escudelliers» lésés et de les reloger quelque part dans le terroir, «toutes lesdites maisons estoyent la plus part a de faiseurs de potz de terre lesquels par leurs fours et cuytes continuelles... donnoyent une infection a la ville quy causayt beaucoup de malladies, que depuis ont rendu ladite ville beaucoup plus saine, s'estantz la plupart desdictz poutiers retirés à Saint Raphaël».

Les mémoires de remboursement qui sont enregistrés à cette occasion, confortent également l'hypothèse d'une industrie non négligeable. Les expertises, pour succinctes qu'elles soient, indiquent en effet des bâtiments à au moins un étage, dont les surfaces au sol vont de 77 m² à 153 m², environ, toutes équipées de fours de grandes dimensions, si l'on se réfère à celui des héritiers de Monet Suffren qui atteint les 75 m³. Enfin, la valeur estimée de ces biens allait de 100 à 700 florins, ce qui est en tout état de cause important. Tous les ateliers, ceux des remparts et les autres, sont alors regroupés, rue et traverse Subeirane Saint-François, intra-muros, au voisinage immédiat des portes Saint-Joseph, Raynaude, Saint-François (trois ateliers à mains gauche, deux à main droite) et, enfin, aux alentours du «Puits de Reclus», toujours vers Saint-François.

L'étude de la diffusion de ses produits a depuis quelques années déjà, donné l'image d'une industrie dynamique, particulièrement au XVI^e siècle. Ce sont

les découvertes sous-marines qui les premières ont permis d'estimer la puissance de ces officines²⁰. L'épave dite du plateau des chèvres, au large de Marseille, en dépit d'un pillage intensif, montre la diversité des formes produites: bols, écuelles à oreilles, assiettes et coupes à marli, jattes, coupes carénées, salières, pots de chambre, pots à anses de panier, cruches, vaisselle miniature, petits pots à une anse à cuire (?) etc., à glaçure jaune clair, miel ou orangé, et plus exceptionnellement verte sur engobe. Ce naufrage a fait l'objet d'une datation par aimantation rémanente d'un lot de vaisselle, qui a donné la date de 1525 à 20 ans près, laquelle est en parfaite concordance avec celles des fouilles terrestres de Marseille, Toulon, Hyères, Antibes, Fréjus, Corse etc..

La cargaison de l'épave des Sardinaux, bien mieux conservée est estimée à 4200 pièces. Elle était empilée à fond de cale en rangées transversales. Outre les types déjà mentionnés, elle comprend aussi des pichets à bec pincé, décorés sur la panse, de spirales, de croisillons, peints en vert et brun sur fond engobé beige clair (fig. 24). L'épave dite «Chrétienne K», coulée au large de Saint-Raphaël, contient aussi en vaisselle de bord, une jarre attribuable sans nul doute à Fréjus. Le succès commercial de ces humbles, mais attrayantes vaisselles, est évident tant au regard du matériel archéologique, dont les découvertes se multiplient dans tous les contextes des XVI^e et XVII^e siècles, que dans les sources historiques, qui font mentions, par exemple au péage d'Arles en 1545 et 1546, de trois passages de bateaux de Fréjus, chargés de terrailles.

Le problème posé par l'emploi du terme «oules» (ollae-marmites), dans le compte de 1543, et la présence de petits pots à réchauffer dans les fouilles sous-marines et terrestres, tient à la nature des argiles calcaires employées, normalement inaptés à la cuisson directe, même si l'on peut cependant imaginer que ces pâtes fortement micacées, pouvaient résister à un choc thermique modéré. La récente fouille des ateliers extra-muros, près la porte du quartier médiéval du Bourguet (fig. 25), éclaire d'un jour nouveau la mise en place de l'artisanat fréjussien²¹.

Trois ou quatre (?) fours très arasés, datant de la première moitié du XVI^e siècle, permettent d'appréhender l'organisation spatiale de l'atelier dans un

²⁰ AMOURIC, H., RICHEL, F., VALLAURI, L.: *Vingt mille pots sous les mers...*, pp. 67-93.

²¹ PASQUALINI, M., MICHEL, J.-M., THIRIOT, J., VALLAURI, L.: *Les fouilles de Mangin-Clémenceau, Document Final de Synthèse*. SRA, INRAP, CNRS, 2005 à paraître.

bâti de pierre, des fosses de travail de l'argile et des éléments d'outillage pour l'élaboration des formes modelées (fig. 26), le moulage, et la cuisson.

Au sein de ce matériel abondant, des rebuts de marmites et de pots à cuire en pâte rouge dure, fine et micacée attestent d'une réelle, mais marginale fabrication de vaisselle culinaire. Le plus surprenant, est néanmoins, la présence dans les trois dépotoirs et dans la structure même des fours de gros fragments de cols, fonds et panses de jarres, dont bon nombre sont estampillés. Aux côtés des typologies évoquées ci-dessus, figure une exceptionnelle production de céramique moulée, dans le style «renaissant», médaillons figurés à l'antique avec leur moule de terre cuite (fig. 27), colonnettes torsadées et pilastres plaqués en vert (fig. 28 et 29), jaune ou vert et brun, appartenant sans doute à des éléments de retable. Ces notations nettement italianisantes reposent le problème de l'origine des ouvriers qui ont oeuvré dans les premières officines de Fréjus. La céramique architecturale est aussi représentée par des quelques carreaux monochromes vert et surtout des tuyaux à collerette et filetage de toutes dimensions (fig. 30). Il est très curieux également, de constater avec quelle soin, les artisans ont signé et leurs oeuvres, et leurs outils, allant jusqu'à marquer leurs pernettes, à leurs initiales ou d'un symbole (fig. 31).

Il est probable que les guerres de la fin du XVI^e siècle et la méfiance grandissante des autorités communales, eurent des effets néfastes sur la capacité de production de Fréjus, à compter du début du XVII^e siècle. L'industrie de la vaisselle commune s'étiole, mais celle des gros récipients (jarres, jarrons à anses et bec tubulaire, pots à conserve à poignées digitées, grosses cruches, grandes jattes et pots de chaise percée..) se développe et se maintient pendant tout le siècle.

Cet atelier, urbain et «sur l'eau», dont la fortune tenait à sa position géographique, et donc à son accès au marché, ne joua donc un rôle de premier plan que pendant un siècle. Il fut supplanté par de nouvelles officines rurales et villageoises, disséminées dans tout l'arrière-pays du centre de la Basse-Provence, et en particulier par la nébuleuse naissante de la vallée de l'Huveaune, à l'immédiate proximité du grand centre de consommation et port de redistribution marseillais. En revanche, Vallauris et Biot, qui bénéficièrent initialement des mêmes conditions favorables d'accès aux voies du commerce maritime, poursuivirent leur irrésistible ascension au prix d'une spécialisation absolue. Vallauris devint «l'empire des mille marmites et des poêlons» et Biot la «principauté des jarres, des bugadiers et des fontaines».



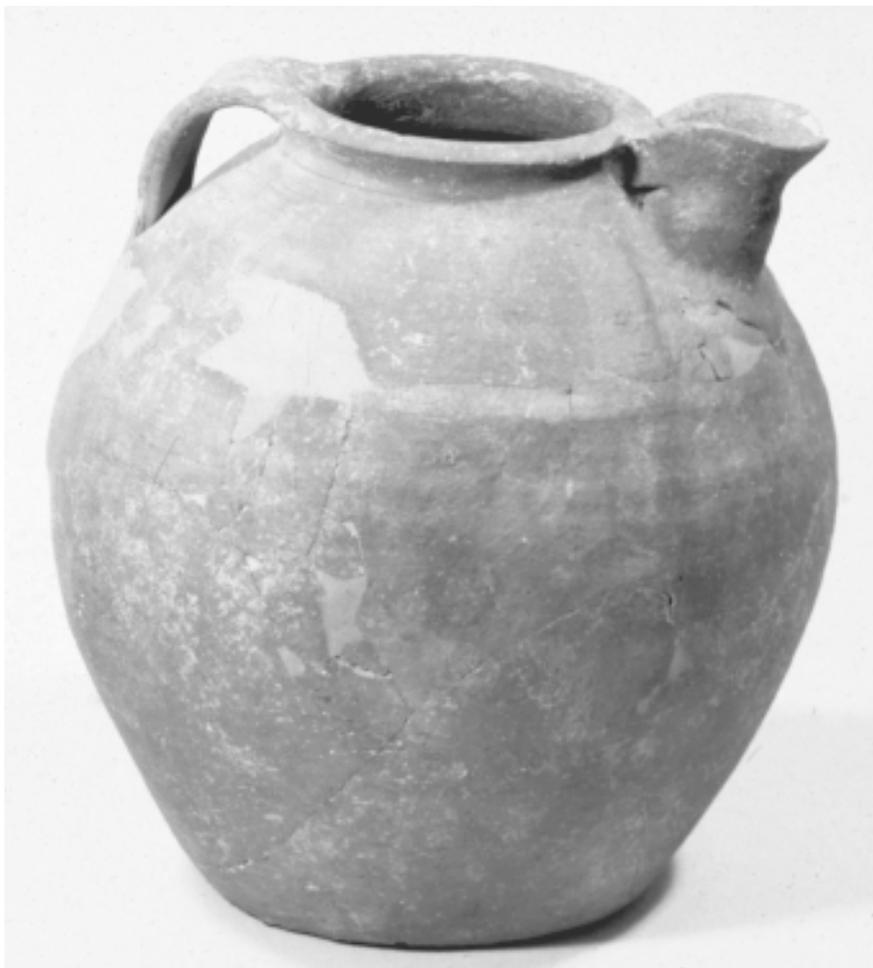
2. Pots gris à décor lissé, Eyguières, An Mil. (el. J.-P. Pelletier)



3. Pots à bec ponté, anse de panier, bec tubulaire en pâte kaolinitique blanche et tâches de glaçure, Bollène? Puits du Théâtre, Orange, milieu XIII^e s. (el. C. Durand)



4. Les fours de Saint- Victor-les-Oules, XII^e s. (cl. J. Thiriot)



5. Pot à bec ponté, Saint-Victor-les-Oules, XII^e s. (cl. J. Thiriot)



6 et 7. Ensemble de céramiques culinaires et de vases à liquide de Saint-Quentin-la-Poterie, Puits du Théâtre, Orange, début XIV^e s. (cl. C. Durand)



8. Marmites et productions de l'atelier de Bonnieux, fin du XIII^e s. (cl. Ph. Foliot)



9. Pots de l'atelier de Saint-Gilles-du-Gard, fin XIII^e s. (cl. J. Pey)



10. Vue partielle de l'atelier urbain de Marseille Sainte-Barbe, début XIII^e s.
(cl. Ph. Foliot)



11. Ensemble des productions de l'atelier marseillais au milieu du XIII^e s. (cl. Ph. Foliot)



12. Albarello en faïence montpelliéraine, Puits de Montpellier, fin du XIII^e s. (el. Y. Rigoir)



13. Pichet bagué et cruches en pâte rouge glaçurée de Montpellier, fin du XIII^e s. (el. Y. Rigoir)



14. Lampe en faïence verte et brune, à la fleur de lys, Beaucaire, début XIV^e s. (el. Y. Rigoir)



15. Pichet en faïence réfractaire de l'Uzège ; coupes tronconiques et plat à marli en faïence verte et brune avignonnaise. Puits du Théâtre Orange, début XIV^e s. (el. C. Durand)



16. Origines des céramiques vendues à Fréjus de 1514 à 1526 d'après les comptes de péage. (L. Maggiori del.)



17. Marmite de Biot ou Vallauris, provenant de l'épave de la Lomellina coulée en 1516.
(cl. Y. Rigoir)



18a et b. Jarre de Biot au timbre de Loïs Acheron (Accaron), début du XVI^e s.
(cl. Ph. Foliot)



19. Timbre au nom de François Besson de Biot, milieu XVI^e s. (cl. J.-P. Van Lith)



20. Estampille au nom de Mestre Anceaume Bolomo, atelier de Fréjus, début du XVI^e s.
(cl. Y. Rigoir)



21. Association de deux timbres dont un AV croisé et initiales PF, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)



22. Jarre à 10 timbres, 5 au nom de Yierome Ycar et 5 aux initiales entrecroisées AV, MDF. Début XVI^e s. Musée des Arts et Traditions Populaires, Draguignan, (cl. L. Vallauri)



23. Origine des chargements de céramiques entrant à Marseille en 1543.
(L. Maggiori del.)



24. Echantillonnage de la cargaison de l'épave des Sardinaux, première moitié du XVI^e s.
(cl. Ph. Foliot)



25. Vue du chantier de fouille des ateliers de potiers à Fréjus, quartier du Bourguet, à l'arrière plan, l'emplacement du port médiéval et le rempart. (cl. Service archéologique de Fréjus)



26. Massette en terre cuite pour lisser les colombins des jarres en cours de montage, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)



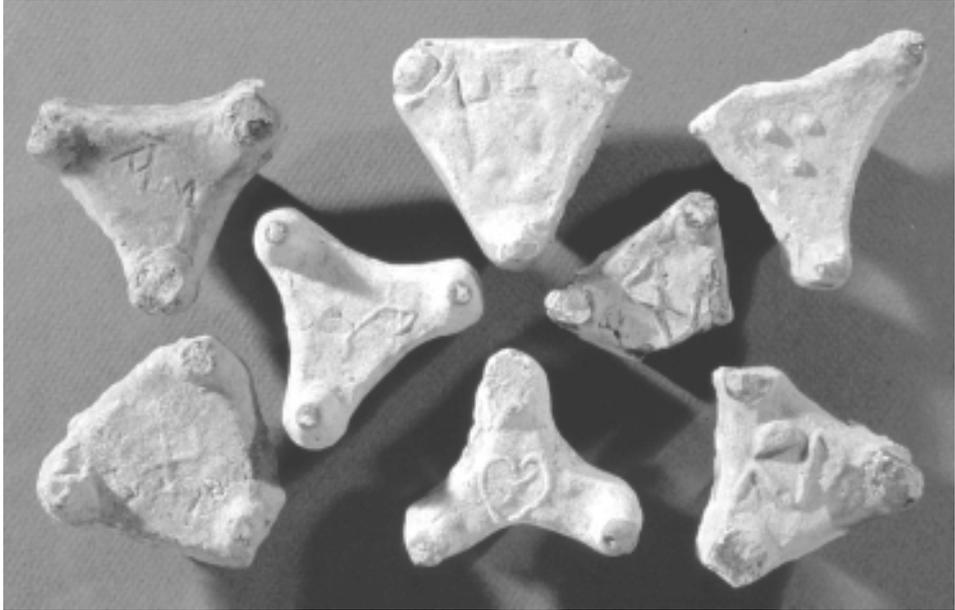
27. Moule en creux représentant un personnage à l'antique, cuirassé et casqué dans un médaillon de tresses végétales, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)



28. Colonnnette torse, d'un retable, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)
29. Fragment de pilastre mouluré, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)



30. Gros tuyau de canalisation au timbre de Mestre Anceaume Bolomo, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)



31. Ensemble de pernettes moulées aux marques et aux symboles de différents potiers, atelier de Fréjus, début du XVI^e s. (cl. Y. Rigoir)